

**POUR GARANTIR
UNE LECTURE ADAPTÉE
AUX PERSONNES MALVOYANTES
GRÂCE À DES CRITÈRES
TYPOGRAPHIQUES, GRAPHIQUES
ET TECHNIQUES FIABLES**

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr

LE BUREAU
DES AUDACIEUSES

MÉLANIE SADLER

LE BUREAU DES AUDACIEUSES

À vue d'œil

L'autrice a bénéficié du soutien du Centre National du Livre.

© Éditions La Tribu, Paris, 2026.
© À vue d'œil, 2026,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0931-6

À VUE D'ŒIL
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr

À ma mère et pour mes filles.
Françoise, Paola, Léonor.
Et pour ma sœur Géraldine, aussi.

Aime, écris et fais ce que tu veux.
C'est ce que je lis dans tes yeux pervenche,
sous ta chevelure de feu.
Tu n'acceptes nul autre commandement.
Tu es abrasive et révoltée.
Si l'on veut t'enfermer, tu te lèves,
tu prends ta plume et tu pars.
À toi seule, tu es une Fronde.

En ce soir glacé de décembre 1883, on peine à distinguer les silhouettes s'enfonçant dans la brume. Le brouillard a calfeutré la ville, des édifices gigantesques trouent par endroits les volutes stagnantes, quelques ombres sous les réverbères, les sabots heurtent le pavé, le bruit de leurs fers, leur écho, aussi ; Paris semble s'être rendu aux fantômes.

Une jeune femme descend de voiture rue du Croissant, fief de la presse depuis plus de cinquante ans. L'agitation contraste avec le silence des quartiers alentour. Les journalistes – sans plus d'autres horaires que celui de leur article à boucler – se croisent, se saluent, sortent du café du même nom après avoir avalé un breuvage chaud, un pichenet ou une entrecôte bien cuite en corrigeant des épreuves.

D'un revers de la main, la jeune femme époussette les plis de sa robe dont la teinte bleutée se mêle à la nuit. Des feux follets paraissent s'échapper du chapeau qu'elle réajuste sur sa tête. La masse des cheveux, acajou et dorés, se moire sous la lumière des lampadaires. Elle doit avoir trente ans. Elle passe devant l'Imprimerie de la Presse dont la façade percée d'âtres permet d'expédier, dès l'aurore, les journaux brûlant comme du pain frais.

Elle parvient au numéro 16 de la rue, au grand hôtel Colbert qui ne dort jamais : les nouvelles imposent leur cadence aux rédactions, les dépêches sont incessantes, le temps presse toujours. Cette nuit, les murs se sont fondus dans la bruine. La jeune femme gravit les marches d'un escalier si large qu'un fiacre pourrait s'y engouffrer attelé de trois chevaux de front. Sa main s'agrippe fermement à la rampe, des écailles de rouille perlent sur ses gants.

Elle pénètre dans l'immeuble récemment investi par *Le Cri du peuple* et depuis plus

longtemps par les vagabonds qui recherchent un abri. Jules Vallès, le fondateur du journal, tient à ce qu'ils y trouvent feu et lieu, d'autant que les asiles de nuit sont débordés. Leur nombre croît chaque jour davantage, formant une masse bien plus dense qu'une pâte à pain. La France est en récession, le chômage augmente, la mendicité aussi. Les classes laborieuses inquiètent, les bourgeois fantasment des « bas-fonds » sordides en relisant *Les Mystères de Paris*.

La jeune femme se fraie un passage parmi les corps recroquevillés dans les recoins des étages, gravit les escaliers sous la clarté vacillante du gaz.

Elle regarde sous elle, ça tangue, on dirait un entrepont où se serait réfugié un équipage surpris par les flots. Plusieurs camelots la saluent, enroulés dans des couvertures : ils attendent l'aube pour aller annoncer les journaux. À l'entresol, elle dépose deux miches et un gros morceau de cantal enveloppé dans un linge. Elle regrette de ne pouvoir apporter toute une cantine pour

sustenter ces corps qui massent ici la faim et la fatigue. Elle a une affection particulière pour Jacques, à la mine de piaf facétieux et moqueur.

— Passez, la petite mère ! lui lance-t-il, avec une révérence.

Elle rejoint enfin l'antre du *Cri du peuple* installé au grenier, juste au-dessus des locaux de *L'Intransigeant*.

— Allez les gars ! On s'active ! Il me faut vos articles d'ici une heure, qu'on ait le temps de les réviser !

La voix cuivrée de Vallès émerge de derrière la porte. Il parle si fort qu'on doit l'entendre à l'autre bout de la rue.

La jeune femme se faufile dans la salle de rédaction. Les journalistes sont installés autour d'une grande table en bois blanc cerclée de chaises dépaillées. Sur les murs sont épinglés des notes, des télégrammes et des articles à reprendre.

— Massard, vous avez récupéré le papier de Meunier ? Et le compte-rendu de la conférence de Paule Mink à Montpellier ?

Le secrétaire de rédaction, un petit homme trapu et bedonnant qui arbore une moustache à l'impériale, opine du chef :

— Oui, Vallès ; le deuxième est arrivé tout à l'heure par télégramme. Le pneu doit être sur la pile de gauche, précise-t-il en indiquant de la main des pages audacieusement entassées.

— Et qui s'occupe du suivi des événements de la rue Crozatier ?

— J'irai probablement moi-même, répond-il encore.

— Très bien. Je vous rappelle qu'ici, on veut sentir les nerfs de la foule qui passe, insiste Vallès en scandant sa remarque du poing et en avançant le menton, ce qui donne un aspect comique à sa barbe bourrue.

Guesde, la plume à la main, les pieds sur la table et une pente d'écriture calée sur les cuisses, fume sa pipe. Ses bésicles s'embuent, la vapeur monte comme la marée contre le hublot d'un sous-marin. Cela ne l'empêche visiblement pas de gratter du papier en se donnant des airs de Grand Docteur du

Marxisme – c'est lui qui, dès 1877, a diffusé la doctrine en France.

Personne n'a prêté attention à la nouvelle venue. Elle ôte ses gants dans un claquement qui fait sursauter la bande. Vallès l'accueille avec un large sourire ; les autres replongent aussi sec dans leur besogne. Elle n'en prend plus ombrage depuis longtemps. Leur indifférence à son égard la repose de leur mépris.